

La médecine au quotidien

Markham J. Geller¹

Cette conférence est la première de quatre conférences sur la médecine mésopotamienne. Je voudrais aborder son étude aussi bien d'un point de vue général que sous l'angle plus terre à terre de la vie de tous les jours.

C'est bien connu, à Paris, l'histoire commence à Mari ! C'est du reste l'avis de l'écrivain anglais, Agatha Christie. Dans son livre, *Rendez-vous à Bagdad*², elle écrit à propos d'un savant : « L'humanité en général ne l'intéressait pas et le moindre fragment de poterie antique le passionnait bien plus qu'un individu né à un moment quelconque du xx^e siècle. Plongé dans ses pensées, il songeait avec complaisance à certaines particularités des lettres de Mari et aux mouvements de la tribu des benjaminites, aux environs de l'an 1750 avant J.-C. »

Noblesse oblige, Paris et les propos de Mme. Christie sont une invitation à se plonger dans le deuxième millénaire avant J.-C., celui des lettres de Mari. Elles constituent des témoignages très importants sur l'art médical de cette époque, pratiquement pris sur le vif, un peu comme si "on écoutait aux portes" les conversations entre le médecin et son patient. Ces témoignages sont d'autant plus précieux que les quelques textes médicaux paléobabyloniens que nous connaissons sont peu nombreux et pour une grande part inédits. Ces exemples de la vie quotidienne, avec leur côté « vu par le petit bout de la lorgnette », ne doivent pas être négligés, ils apportent des éléments de réponse aux sempiternelles questions que l'on se pose à propos de la médecine mésopotamienne : est-ce vraiment de la médecine ? Est-ce une science ? N'est-elle pas de la magie ? etc.

Un exemple, très connu, est une lettre envoyée par Išme-Dagan à son frère Yasmah-Addu³:

« Les simples avec lesquels ton médecin m'a fait un emplâtre sont d'habitude excellents. Or si quelque *simmu* se produit, aussitôt cette plante-ci le guérit. »

Nous avons ici un rapport mentionnant un traitement particulièrement efficace contre le *simmu*, (sorte de blessure ou de maladie de peau). Ce qu'il y a de singulièrement intéressant, c'est que ce traitement efficace repose sur un seul simple, c'est-à-dire sur une seule plante médicinale. Ceci est en contraste avec l'usage de recettes plus compliquées composées de plusieurs plantes comme semble-t-il l'emplâtre dont il est question dans la lettre. De fait, dans les textes médicaux plus tardifs, on voit coexister ces deux sortes de recettes, les recettes ne comprenant qu'un seul simple et les recettes composées de nombreux ingrédients (plantes, pierres, etc.). Un autre exemple de recette simple se trouve dans un texte édité par Lionel Marti, dans le Journal des Médecines Cunéiformes⁴. Dans cette lettre il est question d'une plante destinée à la maladie *ekkêtu*, laquelle soit dit en passant est également une maladie dermatologique. Dans les textes médicaux plus tardifs, on trouve fréquemment des noms des plantes liés à une maladie, et donc je m'attends à trouver un jour dans les listes des plantes médicales une *šammi ekkêti*.

De telles lettres posent la question de l'expérimentation botanique dans la thérapie ancienne mais n'évident pas le problème de savoir quel genre de maladie est le *simmu* ? Il est probable que n'identifierons jamais la ou les réalités dermatologiques que recouvrait le *simmu*, un peu comme la

¹ Professor of Semitic Languages, University College London.

² They Came To Bagdad p. 72-73. Collins 1951.

³ Durand J.-M., 1997, Les documents épistolaires du palais de Mari, I. Paris: Editions du Cerf. (LAPO 16), lettre 170, p. 305.

⁴ Marti L, 2005, Recherche d'un remède contre le mal-*ekkêtu*, Le Journal des Médecines Cunéiformes 5, 1-3

maladie de peau appelée dans la Bible, *tsora'at*⁵ et ce d'autant qu'il s'agit vraisemblablement d'un terme générique⁶. Une incantation contre le *simmu* datant du premier millénaire⁷ va dans le même sens. Elle explique que le *simmu* est en fait "une maladie dont je ne connais pas le nom." Les symptômes du *simmu* dans ce texte sont la fièvre et le froid, donc une sorte d'infection. Plus loin, dans ce même texte, il y a une petite histoire, façon récit mythologique, dans laquelle le dieu Sin parle ainsi à Enlil, Ea, et Belet-ili : « Nous avons vraiment mis le *simmu* dans les pays après que nous ayons créé l'humanité », et Sin d'ajouter qu'Anu a créé le *simmu* pour saisir les hommes et leurs corps. L'idée de cette incantation est que le *simmu* était une maladie première pour ne pas dire originelle (en un mot une plaie !), dont l'origine remontait à la création du monde et nécessitait donc une recherche acharnée de traitements efficaces.

Que des substances ou des ingrédients et tout particulièrement des plantes soient utilisés à des fins médicinales et notamment pour une seule et même maladie est à mes yeux quelque chose d'important, puisque cela pose cette question : comment savait-on en Mésopotamie que telle plante était efficace contre telle maladie ? Cette question est fondamentale parce qu'elle amène à se demander si la médecine mésopotamienne était, au moins dans une certaine mesure, "scientifique". Nous n'avons pas dans les textes d'information explicite mentionnant des expérimentations et surtout, ce qui est très important en histoire des sciences, nous n'avons pas de mention d'échecs. Les médecins anciens ont bien noté leurs réussites, comme dans cette célèbre lettre de Mari dans laquelle l'auteur écrit que les simples du médecin étranger sont plus efficaces contre une fièvre que les simples du médecin local⁸ :

« Le remède contre l'accès de fièvre du médecin de Mardamân, je l'ai moi-même essayé et il a été efficace. Je l'ai essayé plusieurs fois avec Hammî-šâgiš et il a été efficace. Abu.ma-Nasi l'a avalé et ça a été efficace. »

Est-ce que nous avons ici un exemple de "trial and error", voire même une forme d'expérimentation ? On a donné le médicament au patient, cela a bien marché. Cet essai a été renouvelé notamment sur une autre personne et le résultat a été concluant chaque fois. Nous avons ici dans cette lettre un cas de figure inhabituel : les patients sont nommés, ce qui n'est pas le cas dans les textes médicaux où tous les patients, sauf le roi, sont anonymes. Le reste de cette lettre est également passionnant:

« Pour l'heure, il ne faudrait pas qu'on fasse boire mélangés ces remèdes à mon Seigneur. Il faut essayer ces remèdes de façon séparée et que ce soit le préposé à la boisson qui fasse boire mon Seigneur ».

Là non plus ce n'est pas un bon exemple de « trial and error » ni « d'essai en laboratoire », puisque nous n'avons aucune information sur des cas de faute ou d'échec. Nous n'avons pas les noms des patients qui n'ont pas survécu aux remèdes.

Néanmoins, un exemple possible de « trial and error », est envisageable non pas à Mari, mais dans des textes beaucoup plus tardifs : les lettres d'Esarhaddon. Dans une lettre⁹ ayant trait à la maladie du prince Assurbanipal, l'exorciste explique que le simple aurait dû être donné à boire avant les baumes et non pas après. Sans être exactement un "trial and error", cela ressemble à un

⁵ Lev. 13-14 et passim.

⁶ J.-M., 1988, Maladies et Médecins, Archives Épistolaires de Mari I/1 Editions Recherches sur les Civilisations, Paris, (ARM XXVI/1), p. 552-3

⁷ Geller MJ, More magic spells and formulae BSOAS 63 (2000), 357: 5'.

⁸ LAPO 16, lettre 171, p. 306.

⁹ SAA 10 No. 191: 11-13.

début d'expérimentation clinique, une façon d'investigation sur l'efficacité des simples, supposant une forme de réflexion sur les stratégies thérapeutiques.

En fait, on ne connaît guère les choix ou la pensée des anciens médecins, parce qu'ils ne nous la détaillent pas mais il n'y a aucune raison de penser qu'elle n'existait pas, bien au contraire, les réflexions sur l'efficacité des soins apparaissent de bonne heure dans l'histoire de l'humanité. J'ai entendu un collègue, ici à Paris, dire que les recherches récentes françaises sur les chimpanzés montrent que nos cousins de la jungle prennent certaines feuilles, et pas n'importe lesquelles, pour « soigner » une blessure cutanée. Comment ont-ils déterminé laquelle ? Par la méthode des essais et des erreurs qui reste la base de tout apprentissage de la vie ! Le trial and error ! Reconstruire l'histoire de la médecine ancienne, en particulier du point de vue de l'efficacité des drogues, apparaît être un point de départ obligé. Cela nous amène à poser cette question centrale pour la médecine mésopotamienne : est-elle une science ? Avant d'aborder ce point, mentionnons cette autre lettre de Mari, dans laquelle le médecin de Mardamân est décrit comme étant un *hakamam*,¹⁰ c'est-à-dire quelqu'un d'expérimenté, ou plus littéralement un sage. La lettre dit qu'il faut que ce médecin « voit le mal du serviteur, lui mette des compresses et que son mal ne dure pas trop »¹¹. Ceci pose la question de savoir d'où vient cette assurance, ou cette confiance dans la capacité du médecin à guérir son patient. Une telle confiance dans l'efficacité des traitements se retrouve à l'envie dans les textes médicaux, lesquels finissent fréquemment avec l'assurance que le patient "s'améliorera" ou "guérira". Or, cette promesse n'est jamais retrouvée dans les traitements par incantations : les incantations finissent toujours avec l'espoir que les démons sortent, mais pas avec l'assurance. Peut-on y voir une plus grande confiance à l'égard de la médecine en comparaison de la magie ? Cela nous ramène à la question de savoir si la médecine mésopotamienne peut être considérée comme une science.

Il est possible que la médecine ait toujours bénéficié de la réputation d'être une science, comme la célèbre science grecque d'Aristote, Hippocrate, Thalès etc. J'ai déjà essayé de faire la comparaison entre la médecine babylonienne et la médecine grecque, en me demandant si la médecine grecque était vraiment plus rationnelle ou plus scientifique que la médecine babylonienne¹². Maintenant, je voudrais envisager l'aspect scientifique de la médecine par rapport aux autres spécialités « scientifiques » de la Mésopotamie, comme l'astronomie et les mathématiques. Je voudrais également poser cette question : la médecine est-elle plus « scientifique » que la magie ou la divination en Mésopotamie ? Bien sûr, notre opinion d'aujourd'hui sur ce qu'est "la science" ou sur ce que sont les sciences de la nature est complètement différente, parce que nous considérons la divination, la magie et même la médecine ancienne comme de pures folies, basées sur des logiques primitives, entre superstition et foi. Cette perspective est injuste, parce que l'ancienne science a commencé à utiliser une sorte de pensée scientifique : les savants anciens ont dans un premier temps rassemblé toutes sortes de données, comme dans les protases des omina, et ensuite ils les ont interprétées dans l'apodose, selon le schéma : si tel phénomène est observé alors c'est le signe de telle et telle chose, ils ont ainsi « traité de l'information ». Nous ne partageons pas leur avis, ni sur leurs interprétations ni sur le cheminement de la pensée qui les a amené à donner ces apodoses, mais cette critique est, à mon avis, trop étroite, les savants anciens ont raisonné d'une façon scientifique, ils ont travaillé avec des données, ils les ont observées, triées, classées, organisées, hiérarchisées, en bref ils ont raisonné sur ces informations.

Revenons à la question spécifique de la médecine babylonienne : est-elle plus « scientifique », par exemple, que la magie ? Les deux disciplines ont eu apparemment le même

¹⁰ A. Finet, Les médecins au royaume de Mari, AIPHOS 14 (1954-57), 132.

¹¹ LAPO 16, letter 172, p. 307.

¹² Geller M.J., 2001/2002, West Meets East: Early Greek and Babylonian Diagnosis, AfO 48/49 p. 50-75.

but, faire un diagnostic et si possible guérir le patient. Tant mieux ! Existe-t-il une différence de perspective « scientifique » entre les deux ?

Je voudrais proposer une règle pour résoudre cette question en partant de ce constat: « la mathématique » est considérée comme la science par excellence et l'astronomie mésopotamienne en fait un ample usage. De fait, on constate que l'astronomie, avec ses calculs très précis du mouvement des étoiles, du soleil, de la lune, des planètes est bien qualifiée comme une science. Nous avons beaucoup de textes astronomiques qui rendent compte, très précisément, du moment d'apparition du crépuscule, de l'aube, de la première apparition de Vénus, de Jupiter, et de bien d'autres planètes et ils arrivaient même à prévoir les futures éclipses solaires ou lunaires.

Mais que penser de l'astrologie, qui utilisait les mêmes données scientifiques que l'astronomie et qui était au moins aussi importante à leurs yeux? En fait, l'astronomie ou du moins les calculs astronomiques avaient souvent comme but les prédictions astrologiques. Nous avons ici un modèle, pouvant servir à étudier le rapport entre médecine et magie, c'est-à-dire entre une discipline plus « scientifique » et sa discipline soeur, moins scientifique, ici la « magie ». La médecine est un système dans lequel les mathématiques (dans sa composante principalement arithmétique) jouent un rôle significatif : nous y trouvons des calculs sur les poids des *materia medica*, le décompte des simples inclus dans une recette, les intervalles de temps en nombre des jours dans lesquels une fièvre peut survenir et cesser, la durée d'application d'un traitement etc. Certes, il n'y a pas de calcul compliqué, comme en astronomie, mais nous ne retrouvons rien de vraiment comparable dans la magie.

Pourtant, peu importe ce que nous pensons, pour les anciens savants, les deux disciplines étaient semblables et liées tout comme astronomie et astrologie ne faisaient qu'un. Pour eux, l'idée de « science » était en fait surtout une question de cursus scolaire. Divination, magie, mathématiques faisaient partie du programme de l'enseignement comme en témoignent les textes scolaires qui ont survécu. Divination, mythologie (comme *Enuma Eliš*) et magie sont extraordinairement bien représentées dans les textes scolaires, il y a moins de textes médicaux et encore moins de textes astronomiques (ou alors il s'agit de médecine astrale). Par ailleurs, ces textes « essentiels » du cursus scolaire que sont les listes lexicales, jettent un éclairage supplémentaire sur le possible fonctionnement de la médecine selon des règles scientifiques. Pour preuve, les listes de plantes et de minéraux semblent indiquer que botanique et minéralogie faisaient partie intégrante du bagage scientifique.

On en revient ainsi au coeur du problème, que nous avons évoqué à propos des tablettes de Mari : celui de la méthode des essais et des erreurs. Nous n'avons pas de renseignements sur la recherche ancienne qui se trouve derrière les listes lexicales, mais les listes de plantes et de pierres montrent beaucoup de recherche et de savoir. Dans les listes qui s'appellent "šammu šikinšu" et "abnu šikinšu", le nom de la plante ou de la pierre est donné après énumération de ses principales caractéristiques (couleur, forme, ressemblance avec une autre plante ou pierre) et son indication thérapeutique éventuelle. Ce n'est pas vraiment « scientifique », ce n'est pas du Claude Bernard, mais cela représentait un essai de classer les plantes et les pierres médicinales selon leurs caractéristiques, qualités ainsi que selon leurs vertus thérapeutiques.

Pour comprendre le rapport compliqué entre les listes lexicales et les recettes médicales, on a besoin de connaître la structure générale des ouvrages de médecine mésopotamienne. Le système était divisé en deux grandes parties, la partie diagnostique et la partie recettes médicales. La partie diagnostique consiste en une longue liste de symptômes constatés sur le corps, enregistrés de la tête aux pieds, comme dans la médecine égyptienne et la médecine grecque d'Hippocrate. Les symptômes étaient rédigés selon le même format que les *omina*, avec une structure « casuistique », comme : « si le x du malade est y, "il mourra" ou "sa maladie sera longue" ou "ce malade guérira". »

Cette liste s'appelle selon la terminologie assyriologique le « TDP », (d'après son éditeur René Labat¹³), ou en Anglais, le "Diagnostic Handbook" (voir Marten Stol¹⁴)

D'autre part, nous avons des recettes, dont beaucoup commencent avec une phrase comme celles du TDP, « si un homme souffre de quelque chose... », mais elles sont suivies par une courte ou par une longue recette composée de plantes et de substances minérales médicinales. Ici aussi on peut trouver des recettes simples contenant une plante ou un minéral contre une maladie ou au contraire des recettes compliquées avec beaucoup de plantes et de minéraux contre une maladie. Nous ignorons pourquoi on trouve l'une ou l'autre. On peut supposer que les premières étaient plus anciennes ou primitives, et qu'ensuite les recettes se sont compliquées. On peut imaginer que le médecin, ayant noté qu'un simple avait des effets secondaires ("side effect"), il ait ajouté d'autres ingrédients pour pallier à cette situation : par exemple, en raison d'effets constipants indésirables, le médecin a pu ajouter un laxatif, etc.

Ceci suppose évidemment que le médecin pouvait identifier les propriétés laxatives de certaines plantes. Mais comment de telles connaissances ont-elles été acquises ? Nous ne le savons pas. Tout ce que nous avons, c'est l'aboutissement du processus d'expérimentation ou du "trial and error", ce sont les listes lexicales de plantes et de pierres, la démarche préliminaire de ce processus manque. Toujours est-il que le médecin pouvait avoir l'information qu'il cherchait dans ces listes ainsi nous avons des recettes thérapeutiques dans lesquelles les *materia medica* correspondent mot pour mot à ceux des listes botaniques, comme par exemple, dans certains passages des recettes contre la maladie des reins.¹⁵

Dans la thérapeutique mésopotamienne, on perçoit donc une qualité d'allure scientifique (qui n'a pas d'équivalent dans la magie). C'est l'idée qu'il existe une "banque de données" avec des informations appropriées à la médecine, utilisée fréquemment par l'*asû* ou le médecin lorsqu'il composait sa recette. Après le diagnostic, il fallait que le médecin prépare sa recette contre toutes sortes de symptômes, comme la fièvre, la douleur, le prurit, voire même contre des syndromes ou des maladies constituées comme la gale ou l'ictère etc., probablement en utilisant les listes des plantes médicinales. On pourrait presque parler de sciences appliquées !

Ainsi, on peut dire qu'il y avait quelque chose de « scientifique » dans la thérapeutique mésopotamienne, mais étaient-ce des méthodes vraiment plus « scientifiques » que celles utilisées en magie ? Pour ça, il faudra attendre une prochaine conférence.

¹³ Labat R, *Traité akkadien de diagnostics et pronostics médicaux*. Paris: Académie Internationale d'Histoires des Sciences et Leiden: EJ Brill, 1951.

¹⁴ Stol M, *Diagnosis and Therapy in Babylonian Medicine*, JEOL 32 (1991-1992), 42ff

¹⁵ BAM 7, texte n°9, col ii' 31'-38', p. 96 et 98.